



CHÂTEAU DE VERSAILLES

Louis XIV reçoit les envoyés de la Perse dans la Galerie des Glaces



Louis XIV reçoit les envoyés de la Perse dans la Galerie des Glaces, attribué à Antoine Coypel (1661-1722).

Huile sur toile, 0,70 x 153 cm, MV 5461.

© Château de Versailles, Dist. RMN.



Louis XIV reçoit les envoyés de la Perse dans la Galerie des Glaces

Ce tableau acquis par le château de Versailles en 1898, sans aucune indication d'auteur, de commanditaire ou de provenance est attribué à différents peintres de l'époque dont Antoine Coypel et Nicolas de Largillière. D'une grande virtuosité de facture, il est peut-être, du fait de ses petites dimensions, un tableau préparatoire à une œuvre de grand format ou à une tapisserie. Il en existe deux autres versions de dimensions comparables, l'une au musée municipal de Niort et l'autre au musée Narodowe de Cracovie (Pologne).

La réception de l'ambassadeur du shah de Perse Hussein I^{er} Mirza (1694-1721) a lieu le 19 février 1715, dans la galerie des Glaces à Versailles, en présence de la famille royale et de toute la Cour. C'est la dernière réception officielle pour Louis XIV qui meurt sept mois plus tard, le 1^{er} septembre 1715.

L'ambassadeur Mehemet Reza Beg est chargé d'obtenir l'aide militaire de la France pour prendre aux Arabes, Mascate, sur le golfe d'Oman, en échange d'importants avantages pour les marchands en commerce avec la Perse. Ce voyage diplomatique (novembre 1714 à août 1715) culmine avec l'audience solennelle accordée par le souverain, dans la Galerie des Glaces, avec tout le faste requis par la puissance et la richesse de ce grand empire d'Orient.

Les réceptions d'ambassadeurs sous le règne de Louis XIV

La réception d'ambassadeurs est une des cérémonies les plus susceptibles d'exposer le faste du souverain et la puissance du royaume. Au XVII^e, les ambassadeurs sont habituellement reçus dans la chambre du Roi, pièce symboliquement la plus importante de toute résidence royale, dont elle occupe généralement le centre. Lors des audiences, le roi est assis sur un fauteuil placé sur une estrade d'une seule marche, derrière la balustrade. Franchir la balustrade est un honneur dont le roi use avec perspicacité.

Pour distinguer les ambassadeurs des pays européens et chrétiens de ceux des nations éloignées et non chrétiennes, le souverain reçoit l'ambassadeur non pas sur un fauteuil mais sur un trône disposé sur une estrade. Par cet usage, il ne traite pas d'égal à égal les envoyés de ces nations, différence marquée alors par tous les souverains d'Europe et agréée par les contemporains.

Pour les réceptions auxquelles le roi souhaite donner une importance particulière, l'audience a lieu dans l'espace le plus prestigieux, la galerie. Ces réceptions extraordinaires, nécessitant des aménagements importants et perturbant la vie et les activités de la Cour, restent toutefois exceptionnelles. L'audience de congé se déroule dans le Salon d'Apollon, comme à l'accoutumée, mais peut aussi avoir lieu dans la galerie.

Un cérémonial très codifié

Le cérémonial d'une audience se déroule selon des règles très précises, existant avant l'installation de la Cour à Versailles et respectées jusqu'à la Révolution.

A partir de 1699, c'est Louis Nicolas Le Tonnelier, baron de Breteuil qui occupe la charge d'introducteur des ambassadeurs et princes étrangers à la Cour.

Il accompagne l'envoyé et sa suite depuis l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires à Paris jusqu'à Versailles, dans les carrosses du Roi et de la Reine. Au milieu de l'avenue de Paris, l'ambassadeur et sa délégation montent à cheval pour se rendre en cavalcade au château et se faire admirer par la foule. Encadré par deux haies de gardes, le cortège traverse la cour royale et se rend au pied de l'Escalier des Ambassadeurs où l'attendent le grand maître des Cérémonies et deux haies de Cent Suisses postés sur les marches, en habit de cérémonie, hallebarde à la main. A la porte du Salon de



Vénus, le cortège est accueilli et accompagné par le capitaine des gardes du corps. Il traverse les autres salons du Grand Appartement, richement décorés et remplis de spectateurs. Arrivé dans le salon de la Guerre, l'ambassadeur découvre par la grande arcade la longue perspective de la galerie, avec dans l'axe, près du salon de la Paix, le Roi sur son trône et de part et d'autre, la Cour magnifiquement vêtue. A la vue du Roi, l'ambassadeur fait une première révérence, le Roi se lève et ôte son chapeau. L'ambassadeur pénètre ensuite dans la galerie et effectue une deuxième révérence à mi-parcours. Puis, il s'avance jusqu'au pied du trône, où il salue plus ostensiblement Sa Majesté de nouveau assise et coiffée de son chapeau. Après les harangues officielles échangées et traduites par l'interprète, une révérence marque la fin de l'entretien, puis le cortège s'en retourne par le même parcours. Le capitaine des gardes du corps raccompagne l'ambassadeur jusqu'à la porte de l'Escalier des Ambassadeurs, celui-ci continuant son chemin avec le grand maître des cérémonies.

Comme à son habitude, Louis XIV décide de tout pour l'audience, depuis l'emplacement des trois révérences, jusqu'à l'aménagement de la Galerie et la disposition des spectateurs. Un pas de trop, un pas en moins, un pas de côté et toute la pyramide des préséances se trouve bousculée !

L'hommage de l'ambassadeur du shah de Perse au Roi de France

La scène représentée montre l'hommage rendu par l'envoyé de Perse au roi de France. Montant sur l'estrade, l'ambassadeur va remettre la lettre de créance de son roi entre les mains de Sa Majesté et lui faire son compliment. Il se tient dans une position de salut et de soumission devant le roi qui l'accueille assis, du haut de son trône placé sur une large estrade haute de huit marches et recouverte d'un riche tapis. Ce trône, décoré d'ornements en bois et terminé par une couronne, n'est pas celui utilisé lors des audiences précédentes, les motifs d'argent qui l'ornaient ayant été fondus en même temps que le mobilier d'argent pour les nécessités de la guerre en 1689. Le Roi, après s'être levé et découvert à l'entrée de l'ambassadeur dans la Galerie, s'est assis sur son trône et couvert de son chapeau en attendant la lente progression de l'envoyé, pressé par la foule importante. Il a une mine haute et majestueuse. Respectant la tradition persane, les membres de la délégation conservent leur turban devant le Roi, et en conséquence, les princes du sang tiennent leur chapeau à la main et ne s'en couvrent pas pendant l'audience, par respect... Le Dauphin, trop jeune encore pour avoir la tête découverte, porte, selon les récits, un bonnet de velours noir orné de pierreries et tient son chapeau à la main. Les rituels concernant le chapeau sont extrêmement complexes à l'époque !

Une somptueuse mise en scène de la cour et de la royauté

- **Une assemblée parée d'or et de pierreries**

D'après les relations des témoins et du baron de Breteuil, Louis XIV était revêtu de « son pesant et somptueux habit d'une très riche étoffe d'or brodée de perles et de diamants de la Couronne d'une valeur de 12,5 millions de livres ». La croix de l'ordre du Saint-Esprit portée sur l'habit est elle-même parée de diamants. Sur l'estrade, de part et d'autre du roi, ont pris place les princes du sang, tous rivalisant de zèle par la splendeur de leurs habits. A droite du roi, âgé de cinq ans, Monseigneur le Dauphin, Duc d'Anjou et futur Louis XV. A gauche, vêtu d'un habit de velours bleu brodé de perles et de diamants, le duc d'Orléans, futur Régent. Sont également présents au côté du roi « *Messeigneurs* » le duc de Chartres, le duc de Bourbon, le comte de Charolais, le prince de Conti, le duc de Maine, le prince de Dombes, le comte d'Eu, le comte de Toulouse et les quatre premiers gentilshommes de la Chambre (les ducs de Tresmes, d'Aumont, de la Trémoille et de Mortemart). Un peu en arrière d'eux, se tiennent les marquis de Souvré et de Maillebois, maître de la garde robe. La majesté de la mise en scène se trouve augmentée par le somptueux dais de la naissance de Jupiter, aux broderies d'or sur fond argent et bleu. Une balustrade couverte de brocard prend naissance au niveau des pilastres des murs et délimite l'espace où prennent place les princesses de la famille royale. Dans la galerie, le long des arcades de miroirs, les dames sont placées sur des gradins à quatre rangs cloués au sol pour l'occasion, celles de la Cour près du trône, celles de Paris, du côté du



Salon de la Guerre. Assises, elles assistent pour ainsi dire incognito et « *sans rang distingué* » au spectacle. Sa Majesté, pour maintenir cet incognito, a ordonné qu'elles « *ne seraient point en grand habit de Cour, qu'on appelle communément être en robe détroussée et à queue traînante, et seulement en robe de chambre comme à Marly, mais que ces robes de chambre seraient magnifiques, et que les dames auraient beaucoup de pierreries à la tête* ». Les courtisans, quelles que fussent leur noblesse ou leurs fonctions, remplissent le reste de la galerie dont le parquet est couvert de tapis. Leurs habits, spécialement confectionnés pour la circonstance, charment par leurs couleurs et leur richesse, conformément aux désirs du roi.

- **Un roi dominant et majestueux**

Le point de vue choisi par le peintre est celui d'un courtisan venu assister à l'audience. Dos au jardin, derrière la balustrade délimitant l'espace royal, il entre dans la scène par l'espace des marches laissé vide au centre du tableau, espace éclairé par une lumière crue mettant en valeur non seulement le roi, mais également les princes et la délégation perse. Par un jeu d'alternance entre des tons chauds rose et orange et des tons froids argent bleuté ou vert, le peintre souligne ces différents groupes et les relie selon une diagonale montant vers le Roi, personnage dominant de la composition. Les différentes sources de lumière et leurs vibrants reflets dans les vastes glaces de la galerie permettent d'élargir l'espace, de découvrir une partie de l'assistance, en particulier les dames et de magnifier la scène. L'artiste a fait le choix de traiter avec force détails les personnages du premier plan, tandis que la foule est évoquée de manière plus allusive et peu identifiable même si certains sont fortement éclairés.

La réception d'ambassadeurs, un puissant instrument de pouvoir et de domination

Ce tableau, comme les gravures, ou la relation qui sera faite dans le *Mercur de France*, a pour objectif de rendre compte de l'événement et de propager l'image de la magnificence royale et donc de sa puissance. Le paraître est d'une grande importance à l'époque, la richesse affichée témoignant de la grandeur du royaume comme des hommes. Cette dernière cérémonie du règne, revêt d'autant plus d'importance que Louis XIV meurt quelques mois plus tard, le 1^{er} septembre 1715, laissant le trône au jeune Louis XV, âgé de cinq ans.

Sur les trente-trois ans de la vie de la Cour à Versailles, le Roi ne donne que trois audiences dans la Galerie des Glaces : au doge de Gènes en 1685, aux envoyés du roi de Siam en 1686 et à l'envoyé de Perse en 1715. Le déploiement de magnificence de la cérémonie voulu par le Roi, doit être proportionnel au prestige de la nation reçue. Il faut aussi « *frapper les yeux* » de l'envoyé « *du plus magnifique souverain de l'Orient* ». Le luxe déployé dans les costumes et les décors témoigne donc de l'importance accordée par le Roi à cette ambassade d'Orient. Le but principal est ainsi atteint : impressionner l'ambassadeur de Perse, manifester clairement la hiérarchie des puissances : celle du Roi très Chrétien, bien avant celle de « *l'Empereur du plus ancien empire du monde* ». Cette dernière cérémonie lui permet également de satisfaire à son métier de roi, à son amour de la gloire, à son goût pour la magnificence et la vie de cour, et d'offrir à ses courtisans, à son successeur et à toute l'Europe une dernière représentation royale.

L'ambassadeur, objet de curiosité et de critique chez les contemporains

Intense objet de curiosité, la délégation perse a été largement représentée. Une trentaine de gravures, souvent parisiennes et populaires, nous sont parvenues dans lesquelles Mehemet Reza Beg s'adonne notamment à ses passions, les bains, le café et le tabac qu'il fume à l'aide d'une longue pipe, en voyage comme dans sa chambre. Le tableau rappelle la curiosité dont il a été l'objet. La foule se presse et n'est pas tournée vers le Roi mais observe les visiteurs orientaux. Montesquieu qui faisait partie des curieux s'est peut-être inspiré de cet événement pour camper les personnages des *Lettres persanes*. Watteau a dessiné un portrait de l'ambassadeur et de persans de sa suite.

Mais, si l'envoyé du shah garde de sa réception un excellent souvenir, l'impression qu'il produit lui-même au château est médiocre. La Cour qui s'est mise en frais pour le recevoir a exprimé sa déception devant le peu de magnificence de l'ambassadeur et de sa suite. Mehemet Reza Beg est perçu comme un homme « *d'environ quarante ans, fier, rude, brusque, fantasque, inconstant dans ses*



résolutions, ne voulant écouter ni la raison, ni le bon sens, les règles de la politique ni celles de la bienséance ; il est bouffi d'orgueil, méprisant ».

Par ailleurs, la noblesse admet difficilement l'inadaptation du Persan aux mœurs de la Cour et voit dans son intolérance un affront à leur hospitalité et au prestige de la France. La déception est encore plus grande au regard de la « médiocrité » des présents remis au souverain, composés seulement de « cent six petites perles, de cent vingt turquoises et de deux pots de Mumie »¹ ! La Cour est scandalisée au point de douter qu'il soit l'envoyé du roi de Perse et certains remettent en cause son accréditation et l'authenticité de ses lettres de créances, tel Saint-Simon dans ses *Mémoires* : « C'était une espèce d'intendant de la province d'Erivan, que le gouverneur chargea de quelques affaires de négoce, que Pontchartrain² travestit en Ambassadeur, et dont le Roi presque seul demeura la dupe ». Sa suite lors de la réception officielle est « fort misérable en tout, et le prétendu Ambassadeur fort embarrassé et fort mal vêtu, les présents au-dessous de rien ». Cette description d'un médiocre charlatan s'est longtemps perpétuée, Michelet reprenant cette interprétation au XIX^e siècle.

La réalisation de ce tableau, en vue sans doute d'une œuvre plus grandiose témoigne de l'importance accordée par le Roi à cette ambassade. En août 1715, un traité de commerce et d'amitié est signé entre les deux royaumes, à Versailles. Les consuls et marchands français obtiennent gratuitement des maisons en Perse et la France jouit alors de la clause de la nation la plus favorisée. Toutefois, le Roi n'enverra pas de troupes pour soutenir le shah de Perse à Mascate.

¹. Une gravure anonyme de 1715 présente une liste plus importante de présents donnés au roi :

1. Sept escarboucles ou Diamans pesant 250 grains,
2. Une Rose de Rubis d'Orient de 40 pièces différentes,
3. Un Sabre garnie de diamants, Emeraudes et pierres de toutes Couleurs dont le fourreau est bordé de Perles,
4. Deux Cents quatre Vingt Turquoises-differentes,
5. Cent Perles Orientales très bettes, [belles]
6. Douze piesses d'étoffes a fond d'Or, et autant a fond d'Argent,
7. plusieurs boëttes de Beaume des Indes et trois boëttes de Momies (jusqu'au XVIII^e, les momies ou « mumies » égyptiennes sont consommées en poudre, en onguents, en emplâtres, en teintures, en électuaires, à la manière d'un remède universel !).

². Jérôme Phélypeaux de Pontchartrain, secrétaire d'Etat de la Maison du Roi et de la Marine.